

Un Tour du monde en 80 grands-parents



Cornelia & Victor Papacostea



Par Pia

Lorsque Madame Monique Cabasson m'a sollicitée pour faire revivre mes grands-parents devant des lecteurs français, je l'ai accepté avec un grand plaisir.

Je n'ai malheureusement pas connu mon grand-père maternel, car il est mort 2 ans avant ma naissance, mais il a toujours été présent dans notre famille par les histoires pleines d'amour et d'admiration que ma mère et ma grand-mère m'ont racontées. Je les soupçonnais bien sûr d'être subjectives et ce n'est qu'en 1982 que j'ai réellement pris conscience de qui fut mon grand-père, à l'occasion de la commémoration des vingt ans de sa mort, organisée à l'Université de Bucarest. Des historiens y évoquaient sa personnalité et son apport scientifique, certains avec une voix tremblante et des larmes aux yeux. C'est alors que j'ai compris qu'une personne qui pouvait encore émouvoir 20 ans après sa mort de fins intellectuels était sans aucun doute une personne d'exception. Jusqu'à la fin de sa vie, ma grand-mère avait été entourée d'anciens étudiants de mon grand-père qui lui étaient restés reconnaissants pour son aide et certains, ayant quitté la Roumanie, lui envoyaient de France ou d'Israël des vœux ou même une aide matérielle pendant les périodes difficiles vécues sous le régime communiste.



Cornelia

Mon grand-père, Victor Papacostea, est né en 1900, sixième enfant d'une famille d'instituteurs roumains. Il perdit son père alors qu'il était âgé de 12 ans seulement et sa mère éleva seule ses 6 enfants, avec beaucoup de tendresse, de sagesse et d'amour pour la culture, mais aussi avec des moyens financiers très limités. Toute la fratrie fit des études universitaires, même les 2 filles, ce qui à l'époque était rare et la plupart des garçons devinrent professeurs universitaires. L'aîné était professeur de grec et latin, le deuxième professeur de droit, mon grand-père professeur d'histoire et le quatrième frère est devenu directeur de la Poste roumaine. Ils gardèrent toujours une profonde reconnaissance et un énorme respect pour leur mère.

Une petite anecdote sur le rôle joué par sa mère dans ce que Victor Papacostea est devenu, est liée à son adolescence. Lorsqu'il était au lycée, il y eut une année durant laquelle il donna l'impression de décrocher. Pendant les vacances sa mère lui demanda de travailler dans un magasin voisin, pour gagner de l'argent. Elle demanda en secret au patron du magasin de donner à son fils à faire les tâches les plus pénibles. Le résultat fût qu'à la rentrée, Victor Papacostea se remit aux études avec enthousiasme.

En tant qu'historien, il étudia l'histoire des Balkans et fonda la chaire de balkanologie à la faculté d'histoire de Bucarest. Il créa l'Institut balkanique de Bucarest et la revue *Balcania*. Sur le modèle de son institut, les autres pays des Balkans (la Grèce, la Bulgarie, la Yougoslavie) créèrent des instituts similaires. L'historien grec Kleobul Tsurkas considérait Victor Papacostea comme « le père de tous les instituts de la péninsule balkanique ».

Se refusant d'assister passivement à certains événements politiques qu'il désapprouvait, Victor Papacostea, animé par un tempérament fort et volcanique décida d'entrer en politique, dans le Parti libéral roumain. Après avoir été député, il fut désigné comme ministre sous-secrétaire d'État au ministère de l'Éducation pendant 6 mois en 1945, dans le dernier gouvernement avant l'arrivée du régime communiste au pouvoir.

Son activité politique lui attira les persécutions du régime communiste et brisa son destin et celui de sa famille.

En 1947 à l'arrivée du régime communiste, Victor Papacostea fut renvoyé de l'université, son institut fut dissout, ainsi que sa revue *Balcania*. Sa fille, étudiante à la faculté d'histoire n'eut pas le droit de soutenir son mémoire de licence, et donc ne put obtenir son diplôme. Sa femme, professeur de second degré français, perdit également son emploi. Dans la nuit du 5 mai 1947 la police politique vint chercher Victor



Victor

Papacostea, ainsi que tous les autres membres du gouvernement dont il faisait partie et tous furent jetés en prison pendant 5 ans et demi, sans jugement ni condamnation.

Tous les membres de ce gouvernement furent incarcérés dans la prison de Sighet (aujourd'hui devenue mémorial), située au nord du pays à quelques kilomètres de la frontière avec l'Union soviétique. Le parti communiste roumain, qui avait des liens très étroits avec les bolchéviques, craignait une révolution et pour éviter que l'ancien gouvernement ne soit remis en place, il fallait le garder près de la frontière, pour pouvoir transférer les détenus en Union soviétique, au cas où un revirement de situation se produirait.

Les conditions inhumaines de la prison, le manque de nourriture, le froid et les tortures firent beaucoup de victimes à Sighet. Les personnes décédées furent jetées dans une fosse commune, sans que leurs familles ne soient prévenues.

Victor Papacostea survécut à cette période terrible grâce à sa carrure athlétique d'ancien joueur de rugby pendant les années d'études, mais il sortit de prison avec de gros problèmes de santé, avec 30 kg et 5 centimètres en moins.

Pendant son emprisonnement, sa femme et sa fille furent expulsées de leur appartement et envoyées en domicile forcé dans une sorte de hutte située en périphérie de Bucarest. Elles n'eurent le droit d'emporter qu'une valise chacune.

Dans leur appartement, dans leurs meubles, leurs livres, vêtements, etc., s'installa une famille de communistes qui y vécut pendant 50 ans.

Ma mère et ma grand-mère durent apprendre la dactylographie, car elles n'avaient pas le droit de travailler comme enseignantes. Elles travaillèrent toutes les deux comme dactylographes et elles étaient licenciées à chaque fois qu'on apprenait que leur mari/père était en prison. Elles connurent des périodes difficiles, de solitude et de famine.

Les autorités suggérèrent à ma grand-mère de divorcer pour remédier à sa situation, ce que beaucoup de femmes se résignaient à faire à l'époque, pour changer de nom et trouver du travail plus facilement. Les détenus politiques étaient considérés comme des ennemis de l'État et le divorce était une manière de se désolidariser d'un élément considéré comme nocif pour le parti communiste. Cornelia Papacostea, refusa toujours de divorcer et continua à porter le nom de son mari avec fierté et amour.

Pendant cette même période le frère de Victor Papacostea qui avait été le directeur des PTT, ainsi que deux de ses neveux et un cousin, furent également envoyés en prison par le régime communiste. Les deux neveux, étudiants, furent incarcérés pour trahison, car ils fréquentaient l'Institut français de Bucarest.



Venise, 1936

L'un d'eux fut enlevé dans la rue en sortant de la bibliothèque française où il venait d'emprunter 2 livres et fut envoyé aux travaux forcés. Il ne put jamais rendre les deux livres.

La prison de Sighet était peuplée, à part les membres du dernier gouvernement, surtout par des intellectuels et des prêtres gréco-catholiques. Le quotidien était très difficile, surtout pour les personnes âgées qui supportaient mal la brutalité des gardiens, les insultes, le manque de nourriture. Mais il y avait aussi des moments où les détenus étaient seuls et pouvaient garder une activité intellectuelle, bien entendu sans avoir ni papier ni de quoi écrire. En fonction de sa spécialité chacun tenait des cours, de vraies conférences. Il y avait aussi des cours de langues étrangères où d'autres spécialités, pour les plus jeunes.

En 1955, en sortant de prison, Victor Papacostea fit des démarches pour essayer de récupérer ses vêtements, mais cela fut sans succès, la famille qui habitait dans son appartement n'ayant pas donné suite à sa demande. Comme il n'avait pas de retraite, il lui était impossible d'acheter tout ce dont il avait besoin. Il vivait avec sa femme dans une pièce qui n'avait qu'un lit simple. Pour ménager la santé de son mari qui avait été très affaibli par ses 5 années et demie de prison, sa femme dormait sur 2 fauteuils mis bout à bout. Victor Papacostea pouvait ainsi garder le lit pour se rétablir.

Dans la nuit de Noël 1957 la police politique vint de nouveau chercher Victor Papacostea et il fut de nouveau jeté en prison. Suite à une dénonciation qui désignait Victor Papacostea comme faisant partie d'un gouvernement clandestin qui souhaitait renverser le régime communiste, il fut mis en prison et soumis à des interrogatoires extrêmement violents accompagnés de tortures. Il fut libéré après 6 mois car il était tombé malade, il avait une mastoïdite et les communistes ne souhaitaient pas qu'il mourût en prison. Soigné à la maison, il survécut à cette maladie et il vécut pendant encore quatre ans.

Pendant les quatre dernières années de sa vie il a beaucoup lutté pour obtenir son droit à la retraite.

Malgré le fait qu'il fut une « persona non grata » pour le régime communiste, l'académie roumaine donna à Victor Papacostea comme mission de refaire l'organigramme, les statuts et de mettre les bases d'un nouvel institut balkanique. Le régime au pouvoir souhaitait reprendre les relations culturelles avec les autres pays des Balkans et il avait besoin d'un institut. On fit appel à Victor Papacostea, qui était la seule personne apte à faire renaître l'institut. Mais dès le début on lui expliqua qu'en raison de son dossier politique, il ne serait jamais le directeur de cet institut, mais qu'il pourrait éventuellement y travailler en tant que simple chercheur.

Il fut très heureux d'avoir la possibilité de travailler de nouveau, de se sentir utile et de reprendre ses préoccupations d'avant l'arrivée de ce grand malheur que fut le communisme pour la Roumanie. Pendant toute la période où il travailla à la conception du nouvel institut, Victor Papacostea fut espionné par les services secrets, qui avaient employé plusieurs collaborateurs pour suivre ses faits et gestes.

En 1962 il décéda des suites d'un AVC avant même d'avoir eu l'occasion de voir son institut ouvrir. Le nouvel institut fut nommé l'Institut d'études Sud-Est européennes et sa fille y travailla comme chercheuse pendant plus de 30 ans. L'Institut existe toujours aujourd'hui.

Après la mort de Victor Papacostea, ses mérites scientifiques et son mérite dans la création de l'institut sont restés tenus sous silence, son nom n'ayant plus été prononcé pendant environ 20 ans. C'est seulement en 1982, 20 ans après sa mort que le pouvoir a accepté que ses ouvrages soient publiés et qu'une commémoration ait pu avoir lieu.

À la chute du communisme, après avoir étudié le dossier de Victor Papacostea dans les archives de la Securitate, le directeur de l'Institut a publié un livre sur les persécutions subies par Victor Papacostea,

Aujourd'hui dans le bureau du directeur de l'Institut le buste de Victor Papacostea fait vivre la mémoire de son fondateur.

